

Vendredi 21 mars 2014 Le Télégramme

Alaa Ashkar. Voyage le long de la « Route 60 »



Alaa Ashkar, le réalisateur de « Route 60, un itinéraire au-delà des frontières », mercredi soir au Quai Duplex à l'invitation de plusieurs associations parmi lesquelles France-Palestine et le Cico-dès.

Gilles Carrière

Crowdfunding : cet anglicisme qui résonne de plus en plus à nos oreilles désigne le concept de « finance participative » permettant à tout un chacun de mettre la main au porte-monnaie pour soutenir un projet culturel. Sans ce système astucieux, « Route 60, au-delà des frontières » n'aurait probablement jamais pu voir le jour. Alaa Ashkar, 34 ans, se définit comme un « Palestinien, citoyen d'Israël ». Pour son premier film, il

réalise enfin son rêve de cinéma. Avec des moyens - forcément - rudimentaires. Mais avec la ferme volonté de faire parler les Palestiniens « enfermés » en Cisjordanie, la Judée biblique. « Beaucoup s'expriment au nom des Palestiniens. Mais on entend rarement la voix des Palestiniens eux-mêmes ! », expose-t-il. On l'aura compris, Alaa Ashkar « cherche l'humain » prioritairement. Tout en souhaitant dérouler une œuvre personnelle, presque intime parfois.

De brefs portraits convaincants

Quand on court deux lièvres à la fois, le risque de s'égarer en chemin est réel mais Alaa Ashkar fait preuve d'une réelle habileté dans l'art de la mise en scène. Il y a lui. Et les autres, ces invisibles, parqués dans un minuscule territoire traversé par la belle Route 60 qui va du nord verdoyant au sud aride.

À travers ce documentaire, Alaa Ashkar souligne s'être rapproché de lui et de son identité palestinienne. Il s'agit là sans doute d'une catharsis salutaire. C'est, toutefois, dans les brefs portraits de Palestiniens choisis au hasard de rencontres qu'il s'avère pourtant le plus convaincant. Parole spontanée de gosse dans le camp de Balata, aux abords de Naplouse, à propos de son lieu de vie : « C'est sale et c'est dégradant ! ».